

LA LANGUE NÉERLANDAISE EN AFRIQUE, EN AMÉRIQUE ET EN ASIE*

Roland Willems

Le fait que des langues européennes sont parlées sur d'autres continents est toujours la suite d'une expansion coloniale de la mère-patrie. De ce point de vue les Pays-Bas et la Belgique ont une histoire très différente: si la Belgique a dû se contenter d'une seule colonie, l'actuel Zaïre (avant le "Congo belge"), les compagnies mercantiles hollandaises se sont emparées elles, de territoires dans tous les continents. L'histoire de la langue néerlandaise outre-mer sera donc presque uniquement une histoire hollandaise.

Néanmoins, avant d'aborder ce sujet, il faut dire quelques mots sur le sort du néerlandais en Europe même. En observant ce sort-là, on remarque que l'état actuel est le résultat de quelques coïncidences remarquables. Voyons très brièvement ce qui s'est passé.

Le néerlandais est une langue germanique issue du germanique occidental (Westgermaans) dont sont issus également le bas-allemand, le haut-allemand, le frison et l'anglais. Sur la partie continentale de ce territoire, c'étaient surtout le bas-allemand et le néerlandais qui pouvaient se disputer toute une zone aux frontières flottantes, puisque certains dialectes pouvaient aussi bien se réclamer de l'une que de l'autre langue (n'oublions pas que le bas-allemand n'a perdu son 'statut' de langue à part entière qu'après le Moyen-Âge). C'est surtout l'histoire politique qui a décidé du sort linguistique d'un assez vaste domaine. Ainsi au 12^e et au 13^e siècle une grande partie du Nord-Est des Pays-Bas actuels (les provinces de Groningen, Drenthe, Overijssel) pouvait être considérée comme appartenant au territoire bas-allemand, tandis qu'une région mosane et rhénane aux environs de Kleve était "plutôt" néerlandophone (bien que cette terminologie ne dit pas grand-chose pour la situation de l'époque). Les dialectes de ces régions étant restés ce qu'ils étaient, c'est le développement politique qui a décidé de la langue culturelle qui y est parlée actuellement. De la même façon la Frise de l'Est (Oost-friesland), où la langue culturelle a été le néerlandais jusqu'au 19^e siècle, appartient maintenant de part entière à l'aire linguistique allemande, les dialectes frisons ayant en effet été supplantés en grande partie par des dialectes bas-allemands et l'allemand littéraire y fonctionnant comme langue d'administration.

Une autre perte considérable pour le néerlandais se situe dans ce qu'on appelle Flandre française (Frans-Vlaanderen) qui, au Moyen-Âge faisait partie du Comté de Flandre et était néerlandophone pure et simple. Graduellement certaines parties se sont égarées et c'est Louis XIV qui a donné le coup de grâce en annexant en 1678 le restant à la France.¹ Bien que certaines parties ont très longtemps conservé leurs dialectes flamands, même jusqu'à ce jour-ci, il ne peut y avoir aucun doute que la langue administrative et culturelle y est le français et il est très probable que dans quelques générations le flamand y sera à peu près complètement disparu, le renouveau culturel régional actuel se limitant à un groupe très restreint d'intellectuels.

En Belgique même les changements à la frontière linguistique entre langues germaniques et romanes ont tous été au détriment du néerlandais. L'exemple le plus illustratif et le plus important est Bruxelles, une ville originalement néerlandophone, qui héberge maintenant une majorité francophone.²

Ce sont toutes ces pertes énumérées qui ont amené un néerlandiste allemand à parler du néerlandais comme d'une langue "au sort tragique" ("eine Sprache mit tragischem Schicksal"), indiquant ainsi que dans presque tous les cas la chance s'est tournée du "mauvais côté". La seule grande exception a été sérieusement menacée de francisation au 19^e siècle, mais s'est sauvée presque miraculeusement grâce à un mouvement de récupération qu'on appelle le "Mouvement Flamand" (de "Vlaamse Beweging"). Cela n'étant cependant pas le sujet de ma conférence d'aujourd'hui, je me passe d'en dire davantage.

Voyons maintenant comment cette langue au sort tragique s'est comportée en outre-mer. Somme toute, il me semble que cela n'a guère mieux marché que sur le vieux continent même. Regardons de plus près les détails et commençons par la seule aventure belge, pour nous consacrer après aux expéditions maritimes hollandaises.

Le Congo a été conquis par la Belgique à un moment où la mère-patrie était, tout au moins officiellement, francophone. Le roi Léopold II qui au début possédait ce vaste territoire quasiment en propriété privée, l'administrait tout naturellement en français. Quand il en a fait "cadeau"

*Texte d'une causerie donnée à l'ACAEN (section de Montréal) le 7 mai 1982. Le texte, n'étant pas destiné à des spécialistes, n'a évidemment aucune prétention scientifique.

à l'état belge, il était assez inconcevable que les Flamands, qui avaient déjà de la peine à faire valoir leurs droits linguistiques en Belgique, aient pu exporter le néerlandais au Congo. Jusqu'à la deuxième guerre mondiale il y avait donc au Congo beaucoup de Flamands, mais la langue administrative était le français. Les rares Congolais qui avaient la chance de recevoir une éducation, la recevaient en français, très souvent d'ailleurs par des religieux flamands, ce qui explique, paraît-il, le mauvais accent qu'ils avaient. Ce n'est qu'après 1950 que les colons flamands ont revendiqué des droits linguistiques pour eux-mêmes et la décolonisation est venue trop vite après pour que cela ait pu avoir une influence sur les Africains. Dans le Zaïre actuel l'élément néerlandophone est donc pour ainsi dire inexistant.³

Il n'en fut pas de même évidemment dans les colonies hollandaises. A partir du 17^e siècle, le siècle d'or des Pays-Bas qui venaient de se libérer des Espagnols, et qui furent en même temps séparés des Pays-Bas méridionaux, on assiste aux conquêtes impressionnantes des compagnies maritimes hollandaises. Voyons donc ce qui s'est passé dans les continents respectifs.

En Amérique, les Néerlandais étaient parmi les premiers à coloniser le continent et vous connaissez sans doute mieux que moi l'histoire de leur pied-à-terre Nouvelle Amsterdam, devenu Nouvelle York depuis, avec tout ce que ce changement de nom implique. L'influence néerlandaise y est restée considérable pendant tout un temps et même jusqu'au 19^e siècle on prêchait encore en néerlandais dans certains églises de New York. Quelques îlots au New Jersey ont tenu le coup même plus longtemps, mais il semble qu'à présent tout cela appartient déjà bel et bien à l'histoire. Dans l'Amérique du Nord il n'est plus question de néerlandais, et même dans des territoires des Etats-Unis et du Canada où il y a eu une concentration plus ou moins importante d'immigrants néerlandophones, cette langue est restée marginale et ne joue guère d'autre rôle que celui de trait-d'union nostalgique entre quelques groupes (cf. la "Gazette van Detroit"). Dans d'autres parties de l'Amérique cependant, les Pays-Bas conquièrent des territoires qu'ils colonisaient à fond et où leur langue joue encore un rôle important. On peut distinguer d'une part ce qu'on avait l'habitude d'appeler "de West", ç.à.d. les îles antillaises de Curaçao, et d'autre part la Guyane hollandaise, appelée Suriname. Les deux territoires en question ont toujours comme langue officielle le néerlandais, mais elle y joue surtout le rôle de langue d'administration et guère celle de langue véhiculaire de la population. Dans les deux cas, les Néerlandais n'étaient pas les premiers colons

les Néerlandais n'étaient pas les premiers colons européens et on a vu se développer, avant et après leur arrivée, des langues dites créoles, notamment le "Papiamentoe" aux Antilles et le "Sranan Tongo" en Guyane (Suriname).

Ce Sranan Tongo, qui naguère fut appelé "Negro English", contient pas mal d'éléments néerlandais qui augmentent avec la position sociale de ceux qui le parlent. Le néerlandais y est la langue de l'instruction scolaire, mais comme il n'existait pas de méthodique étudiée pour faciliter aux élèves le passage de leur langue de foyer à la langue officielle, les résultats sont loin d'être satisfaisants. Cela crée des problèmes sociaux puisque la connaissance du néerlandais est considérée comme le symbole du succès social. En fait, comme le remarque Freek van Wel⁴ la capitale Paramaribo est une île néerlandophone dans un pays multilingue, bien que dans les "districts" aussi le néerlandais soit une des langues parlées et surtout écrites.

Les mêmes problèmes se posent aux Antilles, et il me semble intéressant de les illustrer à travers les reflets qu'en donnent des auteurs littéraires Antillais, s'exprimant en néerlandais. Le néerlandais étant souvent considéré comme la langue des blancs, le parler signifie aussi de prendre position sur le plan culturel et politique. Le poète F.M. Arion a consacré plusieurs poèmes à ce dilemme qui l'embarrasse. J'en cite quelques exemples, parus dans un article de A.J. Vervoorn⁵:

"Negers hebben eigenlijk geen taal
Zij doen maar alsof zij spreken
Zij lenen in het land van hun inwoning
Enkele voor de hand liggende woorden
Om hun behoeften mee te doen

Negers hebben hun spraakorganen groots
weggegeven

Reeds in de twintiger jaren
En met wat uit die jaren over is
Bootsen zij heden ten dage stemmen na
Negers hebben eigenlijk geen taal, helaas
En als het er op aankomt ook geen leven
Dat hebben zij voor de twintiger jaren al
weggegeven

Aan Amerika, Europa en aan enkele andere
landen.

L'amertume sous forme d'ironie qui ressort de ces vers doit encore avoir un son familier pour tous ceux qui ont connu la répression linguistique comme les Québécois et les Flamands. Aux Antilles il s'y ajoute évidemment le problème racial, qui va de pair, surtout pour les intellectuels, avec le sentiment qu'en fait on ne connaît plus aucune langue. Ce phénomène qu'on appelle **sémilinguisme** dans le jargon sociolinguistique est rendu par Arion de la façon suivante:

...
 denken in blauvol witte zinnen
 voelen vol vuur zo rood
 en dan nog het lijden
 en alle verscholen sentimenten
 ieder de tolk van zichzelf
 ieder gespierd gevoelen
 achter manke gedachten

Le sentiment rancunier envers les Pays-Bas et les colons qui en proviennent s'étend donc à leur langue, un sentiment qu'on retrouvera en Indonésie et dont je reparlerai sous peu.

On ne sait pas trop ce que sera le sort du néerlandais en Suriname qui est maintenant un état indépendant, ou aux Antilles où en plus il y a encore l'influence menaçante de l'anglais omniprésent.

L'importance des langues nationales comme le Sranan Tongo ou le Papiamentoe va de toute façon s'accroître et il faudra une politique très habile pour conserver ces territoires d'outre-mer dans la zone d'influence néerlandophone. La méthodologie dans l'enseignement sera peut-être décisive et il serait important que les responsables se renseignent sur les résultats des expériences en éducation bilingue comme elles sont menées par exemple ici au Canada.

Une deuxième zone importante pour l'expansion de la langue et de la culture néerlandaise est l'actuel Indonésie, ou Oost-Indië (l'Inde Orientale) comme on l'appelait auparavant. Là aussi les néerlandais n'étaient pas les premiers colons et au moment de leur arrivée il y existait déjà une "lingua franca", le malais, qui s'était construit sous l'influence du portugais. Ici aussi le néerlandais était une troisième langue, à côté du malais et des parlars vernaculaires. Non seulement le néerlandais y est venu trop tard, mais il faut constater aussi que les administrateurs hollandais n'attachaient apparemment pas tellement d'importance à l'expansion de leur langue dans la péninsule. Et nous en arrivons ici à une constante apparente de la politique coloniale des Pays-Bas: contrairement à ce qui était par exemple la politique de la France et de la Grande-Bretagne, ils ne se sont pas souciés de "néerlandiser" à fond leurs sujets d'outre-mer. Il me semble que par contre il leur importait surtout de maintenir ou de créer une hiérarchie sociale et que leur politique linguistique doit être vue sous cet angle. Les maîtres venus des Pays-Bas apprenaient eux-mêmes quelques mots de malais ou de javanais plutôt que d'enseigner le néerlandais à leurs domestiques. Uniquement une petite couche de dirigeants indigènes recevait une éducation européenne: "By the eve of World War II, Holland had achieved a literacy rate for Indonesia of about 6 percent. In the middle ranges of education only a handful of graduates

was produced annually. Those able to secure a university training were more limited still in number. The failure of the Netherlands to train an adequate reservoir of indigenous trained technicians and administrators may be regarded as one of the major failures of her colonial policy...In 1940 only 240 Indonesians graduated from high schools".⁶ Cette politique s'est vengée par après, parce qu'à la lutte pour l'indépendance du pays de la domination étrangère s'associait la lutte contre la langue et la culture des oppresseurs.

La situation actuelle en Indonésie est donc que non seulement ce pays s'est forgée une langue nationale, le Bahasa Indonisia – ce qui est tout à fait légitime – mais qu'en outre la première langue étrangère européenne n'est plus le néerlandais mais l'anglais. Evidemment il est impossible de refouler complètement en quelques années une influence culturelle et linguistique qui a duré des siècles et la présence du néerlandais en Indonésie est toujours non négligeable. Un nombre d'intellectuels (surtout les plus âgés) ont appris le néerlandais ou ont fait leurs études aux Pays-Bas et beaucoup d'étudiants sont toujours obligés d'avoir une connaissance au moins passive de cette langue puisque beaucoup de livres, ainsi que certaines lois sont rédigés en néerlandais et pas (encore) traduits.

Cela me paraît une base suffisante pour reconstruire et ne pas laisser se perdre pour notre culture ce vaste pays. Il faudra pour cela oeuvrer de façon très prudente et adroite pour ne pas réveiller les vieilles associations entre la langue néerlandaise et les habitudes coloniales de ceux qui la parlent. Aux universités il existe toujours des cours de néerlandais puisque, comme je viens de le dire, la connaissance de la langue est indispensable pour beaucoup d'étudiants, et il y a des centres culturels néerlandais. Du côté du gouvernement flamand aussi, il existe maintenant un programme de coopération culturelle avec l'Indonésie.

Le succès de tous ces efforts dépendra donc de la subtilité avec laquelle la coopération sera menée mais pas seulement de cela. On ne peut en effet pas oublier que le régime actuel en Indonésie est venue au pouvoir après un coup d'état qui n'a pas seulement éliminé le prestigieux leader de la révolution nationale, Soekarno, mais qui s'est accompagné d'un vrai génocide de plusieurs dizaines de milliers de personnes. Ce régime entretient toujours beaucoup de camps où on enferme des prisonniers politiques et les droits démocratiques n'y existent guère. Cela pose évidemment pour les nations européennes, particulièrement les Pays-Bas et la Belgique, de graves problèmes semblables à

ceux qui jouent un rôle dans le cas de l'Afrique du Sud que j'aborderai tout à l'heure.

En effet, avant de quitter l'Asie pour l'Afrique, il me reste encore à dire un mot sur une autre colonie ancienne, le Ceylan, actuellement le Sri Lanka. Là aussi les Néerlandais s'étaient établis au 17^e siècle, y remplaçant les Portugais. Jusqu'au début du 20^e siècle il y avait au Ceylan deux sortes de néerlandais. Tout d'abord le néerlandais en tant que système linguistique complet, parlé par les descendants des colons. Voilà une situation assez remarquable puisque la souveraineté néerlandaise avait déjà cessé en 1802, moment où les Anglais ont pris possession de l'île. A part cela il y a le phénomène que la langue officielle du Sri Lanka, le Sinhale contient toujours un grand nombre d'emprunts à la langue néerlandaise. C'est là que réside actuellement l'influence néerlandaise, puisque les néerlandophones purs et simples ont maintenant disparu.

Venons-en maintenant à l'Afrique, ou plutôt revenons-y, puisque j'ai déjà mentionné le Zaïre. Un cas plus intéressant évidemment est l'Afrique du Sud. Il s'agit, de plusieurs points de vue, d'un cas particulier, entre autres parce que le cap, où Jan van Riebeeck et ses compagnons ont mis pied sur terre, n'a jamais été une colonie des Pays-Bas, mais plutôt la propriété privée d'une compagnie marchande. Ce sont au contraire les Anglais qui ont fait du Cap une colonie, ce qui a incité les Boers à fonder les états libres de Transvaal et Oranje Vrijstaat. C'est là aussi la base des troubles linguistiques entre le néerlandais et l'anglais. Un cas particulier enfin parce qu'on a assisté sur le sol africain à la naissance d'une nouvelle langue germanique, l'afrikaans, langue fille du néerlandais; on chercherait en vain un second idiome de souche germanique qui soit exclusivement parlé hors de l'Europe.

Pour mon exposé sur l'afrikaans, j'ai abondamment puisé dans le livre de Pierre Brachin "La langue néerlandaise"⁷ dont l'appendice sur l'afrikaans m'a fourni tant de détails qu'il est impossible de le mentionner à chaque instant (j'en profite d'ailleurs pour recommander ce livre aussi pour la partie sur le néerlandais: c'est un des meilleurs exposés en une langue étrangère que je connaisse).

Il importe de savoir qu'à l'heure actuelle l'afrikaans est parlé par 60% des 3.750.000 blancs que compte la république d'Afrique du Sud (2.250.000) et par la totalité des métis⁸ (plus de 2 millions). Il n'est que très faiblement diffusé parmi les noirs, qui forment l'immense majorité de la population mais qui, à la suite de la fâcheuse politique de l'apartheid n'ont jusqu'à présent aucune influence politique ou sociale.

Venus de Hollande ou dirigés par des Hollandais, les premiers colons arrivèrent au Cap en 1652. Jusqu'au début du 19^e siècle, le Cap et ses environs furent propriété de la Compagnie des Indes Orientales (Oostindische Compagnie). A partir de leur installation définitive en 1814, les Anglais firent de leur mieux pour imposer leur langue. Un décret fut pris en 1822 prescrivant l'emploi exclusif de l'anglais dans les bureaux, les tribunaux, les écoles. Il n'est pas jusqu'à l'église où la nouvelle administration n'ait voulu faire sentir son action en essayant d'y introduire des pasteurs écossais. Assurément toutes ces mesures visaient le néerlandais et non l'afrikaans. Celui-ci était tenu dans un mépris total, non seulement par les Anglais, mais aussi par les autres blancs. Lorsque les Boers installés dans le Nord depuis le **Groote Trek** de 1836, y fondèrent leurs deux républiques indépendantes, ils ne songèrent pas à prendre pour langue officielle celle qu'ils parlaient tous les jours, mais revinrent au néerlandais, faisant fi de ce **kom-buistaaltje** (jargon de cuisine) comme on appelait souvent l'afrikaans.

Mais le néerlandais était devenu pour l'immense majorité de la population une langue étrangère, et la victoire de l'anglais, à plus ou moins brève échéance, ne faisait aucun doute si un réveil de l'afrikaans ne s'était produit...

Il faut soigneusement distinguer deux étapes. En 1875 se fondait la **Genootskap van regte Afrikaners** dont les préoccupations n'étaient d'ailleurs pas d'ordre purement linguistique. "Le but de notre mouvement", lisait-on à l'article 2 des statuts, "est de défendre notre langue, notre nation, notre pays".

Après la guerre des Boers, nouvel effort des Anglais. Le traité de 1902 établit bien un certain bilinguisme à l'école et au prétoire, mais conditionnel. De toute manière, il n'est pas question de l'afrikaans. C'est alors que s'organise le deuxième Mouvement. Comme les apôtres de la génération précédente, ses promoteurs sont convaincus de la nécessité d'opposer à l'anglais non pas le néerlandais, mais l'afrikaans.

La nécessité de célébrer le culte en afrikaans a été reconnue en 1916 et c'était chose faite en 1924; une Bible africaine a paru en 1932. D'autre part l'amélioration assez vite intervenue dans les rapports entre Britanniques et Boers a permis à la législation de s'adapter à la situation nouvelle. En 1925 l'afrikaans est admis dans les discussions parlementaires à la place du néerlandais. Il le supplante à l'école primaire en 1914 et au collège depuis 1917. A l'heure actuelle, sur 10 universités "blanches", 5 ont l'afrikaans comme langue véhiculaire et une est bilingue; l'université des métis est naturellement afrikaans.

Examinons maintenant de plus près qu'est cette langue afrikaans. Le trait le plus frappant, comme le fait observer Brachin, est l'extrême simplification que le néerlandais a subie, tant pour la phonétique que pour la grammaire. Le processus de réduction qui caractérise de manière générale l'évolution des langues germaniques est poussé fort loin dans l'afrikaans, dont l'originalité consiste en ceci que le point de départ n'est pas le germanique ancien, voire l'indo-européen, mais le néerlandais du 17^e siècle.

Comme seulement 5% du vocabulaire afrikaans n'est pas emprunté au fond néerlandais, l'étroite parenté permet à un Hollandais ou à un Flamand de converser sans beaucoup de peine avec un Afrikaner et de toute façon de lire aisément la langue l'un de l'autre.

L'existence et les caractéristiques de l'afrikaans n'ont pas manqué d'intriguer les linguistes, sur place comme aux Pays-Bas et en Flandre. Ils ont mis en évidence quelques facteurs qui ont sans aucun doute influencé l'afrikaans et qui en ont fait ce qu'il est aujourd'hui. Examinons-en les plus essentiels. Tout d'abord se pose le problème de l'influence des dialectes que parlaient les premiers colons. Brachin note à ce propos: "Si l'on songe en effet à l'état de flottement dans lequel se trouvait le néerlandais officiel au 17^e siècle et à l'importance qu'à l'heure actuelle encore, malgré l'exiguïté de l'aire linguistique, les parlers régionaux conservent aux Pays-Bas et en Flandre, on saisira l'immense intérêt qu'il y aurait à pouvoir déterminer quels dialectes sont à la base de l'afrikaans". Première constatation importante: tout l'état-major de la première colonie est issu de la Hollande méridionale (Zuid-Holland) et le célèbre dialectologue néerlandais G.G. Kloeke conclut à base d'une étude très documentée qu'en effet l'afrikaans a pour point de départ les parlers de la Hollande méridionale⁹. L'Afrikaans s'est-il constitué rapidement, ou par transitions insensibles? Si la question se pose, c'est que durant deux siècles les colons ont exclusivement écrit en néerlandais. Le premier livre afrikaans date de 1854. Nous ignorons à peu près tout de la langue qu'ils **parlaient** dans la vie de tous les jours. Kloeke estime que quelques décennies, quelques années peut-être ont suffi pour que l'afrikaans devienne, quant à l'essentiel, ce qu'il est. Mais, lent ou presque immédiat, sous quelles influences le phénomène s'est-il produit? Voilà plus d'un demi-siècle qu'on en discute.

La première idée qui vient à l'esprit, c'est d'attribuer la transformation du néerlandais aux étrangers, si nombreux dès les premiers temps. Il s'agit notamment d'Allemands et d'Huguenots français. Mais, et je recite Brachin, "il n'est plus contesté par personne aujourd'hui que le français

n'a exercé aucune influence sur la formation de l'afrikaans, même dans le domaine du vocabulaire". Il en est presque de même pour l'allemand dont l'influence se limite à quelques mots. "Il n'est pour autant pas interdit de penser", note Brachin, "que la tendance commune à tous les étrangers, quels que fussent les caractères de leur propre langue, était de simplifier au maximum. Toutes les indications permettent de voir que la fin spontanément poursuivie a été atteinte". Toutefois on ne saurait se contenter de pareilles généralités. L'afrikaans n'est pas purement et simplement une sorte de **basic Dutch**. Il a sa physionomie propre et bien définie. D'où lui vient-elle?

La première chose dont songe quelqu'un qui connaît le néerlandais, c'est que l'afrikaans est une langue créolisée. Et en effet, certains savants ont mis l'accent sur l'influence qu'a pu avoir le contact avec une langue créole à base du portugais qui était largement répandue en Afrique. Pour Hesseling¹⁰ et Valkhoff¹¹, c'est au contact de ce **sabir** que le néerlandais se serait créolisé. Cette théorie a toujours été combattue par les linguistes sudafricains eux-mêmes, qui ne reconnaissent que l'influence de la langue mère. Mais on se demande s'ils ne se laissent pas trop influencer par les théories raciales officielles du gouvernement de leur pays, surtout si l'on voit qu'ils rejettent avec plus de vigueur encore l'influence qu'aurait pu exercer le contact avec les Hottentots, la population originale du pays.

À la différence des Bantous, que les blancs ne rencontrèrent guère avant la fin du 18^e siècle, les Hottentots eurent des contacts étroits avec les Hollandais depuis le débarquement de Van Riebeeck. On estime à 15.000 le nombre de Hottentots qui vivaient en 1800 dans les frontières de la colonie. À ce moment, ils avaient pratiquement abandonné leur langue pour parler, à leur manière évidemment, celle des blancs. Il n'est donc pas difficile à croire que cette déformation de la langue a contribué à l'évolution qui a fait du néerlandais l'afrikaans. Il existe d'ailleurs un témoignage important à ce sujet. En 1685 le Commissaire Général de la Compagnie des Indes Orientales au Cap, Adriaan van Rhee, notait que "les Hottentots apprennent la langue néerlandaise, mais ils la parlent à leur façon, la déformant jusqu'à la rendre presque incompréhensible, **et les nôtres les imitent**" (traduction de Brachin). C'est Valkhoff qui nous transmet le reste de cette citation, en traduction anglaise cette fois-ci: "...so that, as the children of our Dutchmen also fall into the habit, a broken language is founded which it will be impossible to overcome later on;"¹²

Il me semble qu'en effet "it has been impossible to overcome" et que les Hottentots ont donc contribué de façon décisive à la naissance de l'afrikaans, bien que cette constatation ne soit pas de nature à faire plaisir aux défenseurs de l'apartheid qui dirigent actuellement l'Afrique du Sud. Je cite à ce propos un texte du professeur sudafricain G. Dekker qui est très illustratif en ce qu'il ne reconnaît que l'héritage hollandais au berceau de l'afrikaans:

"Ons kan met sekerheid konstateer dat Afrikaans ontwikkel het uit die Nederlandse dialekte wat vanaf 1652 aan die Kaap gepraat is! Afrikaans en Nederlands is dus sustertale en gaan altwee terug op die Nederlands van die seventiende eeu. In sommige opsigte staan Afrikaans selfs nog nader aan die Nederlands van die seventiende eeu as moderne Nederlands. Die taal, letterkunde en die kultuur in die algemeen van Nederland voor 1652 is dus die gemeenskaplike bezit van die Nederlandse en die Afrikaanse volke, en ons kan met volle reg Maerlant en Vondel tot ons letterkunde reken."¹²

Résumons-nous: la tendance de simplification des blancs non-néerlandais, le contact du créole et l'influence des Hottentots sont sans doute trois facteurs qui ont joué un rôle important dans la création de l'afrikaans, sans qu'on puisse attribuer à aucun d'eux la partie la plus importante. Je termine cette partie par une citation très sage de Valkhoff: "This may be a lesson, that we should not be too doctrinaire or too rigorous in matter of linguistics. It is not always **either** one thing **or** another in the evolution of such a delicate social phenomenon as speech or language. Hence in the history of Afrikaans, too, it was not always either Dutch or Creole, but the two linguistic currents may well have met and the latter may have stimulated the development of the former".¹³

Si large qu'il soit, le fossé creusé par les circonstances entre néerlandais et afrikaans n'est jamais devenu infranchissable. Le contact, en effet, n'a été rompu à aucune époque. Langue de l'administration pendant un siècle et demi, de l'église et de l'école jusqu'à une date très récente, le **hoog-nederlands** a joui longtemps aussi du prestige qui s'attache aux langues littéraires. Impuissante à changer les structures fondamentales de l'afrikaans, son influence a été considérable dans le domaine du vocabulaire. Les emprunts faits au néerlandais dans cet ordre d'idées sont innombrables. Ainsi, poussés par une sorte de snobisme quelquefois, et surtout par le besoin d'enrichir leur langue, les Sud-Africains ont largement puisé dans le néerlandais officiel. Comme le dit fort joliment Kloeke, la mère n'est pas morte à la naissance de l'enfant, et elle a gardé sur lui une grande autorité, encore que dans l'âge ingrat la discipline ait laissé à désirer.

Pour conclure je veux faire remarquer que l'avenir de l'afrikaans dépendra en large mesure

de l'évolution politique de la République de l'Afrique du Sud. Bien qu'une langue tout à fait établie, normée et codifiée ne puisse pas disparaître d'un moment à l'autre, il est à prévoir que son sort s'avérera très difficile du moment que la majorité de la population passera au pouvoir. Là aussi il est vraisemblable que la langue sera identifiée à la classe dirigeante actuelle qui la parle et ne pourra survivre que dans la mesure où les blancs seront à même de négocier un statut qui ne les efface pas totalement. Rien ne laisse à prévoir qu'une coopération culturelle des Pays-Bas et de la Flandre pourrait influencer le sort de l'afrikaans. En effet, pour l'instant la solidarité linguistique qui était sollicitée jadis à base du soi-disant **stamverwantscap** est réduite à peu de chose à cause de la politique raciste du gouvernement de la République.

J'en viens maintenant aux conclusions qu'impose le rapide tour d'horizon qu'on vient d'effectuer à propos de la présence de la langue néerlandaise dans les quatre coins du monde.

Si on prend comme point de référence l'héritage culturel et linguistique qu'ont laissé les empires coloniaux français, anglais, espagnol et portugais, on doit constater que celui de la colonisation hollandaise qui, en soi, était pourtant fort impressionnante, se réduit à peu de chose. Mis à part Suriname et les Antilles néerlandaises il n'y a plus de pays où le néerlandais soit la ou une des langues nationales. Il y a encore une présence certaine mais contestée en Indonésie, tandis qu'en Afrique il y a l'évolution spéciale de l'afrikaans, et le comportement raciste de ses usagers n'incite pas à une identification particulière de notre côté.

Je répète que la cause essentielle me paraît être l'attitude singulière qu'ont toujours eu les Hollandais vis-à-vis de la position de leur langue en leurs territoires d'outre-mer. Etant donné le handicap que le néerlandais n'avait ni le prestige, ni le rayonnement culturel du français ou de l'anglais, il aurait fallu un effort spécial pour répandre le néerlandais dans de larges couches de la population "indigène". Ils ne l'ont pas fait parce que, consciemment ou inconsciemment, ils ont toujours oeuvré de sorte que leur langue devienne manifestement une caractéristique de la classe dirigeante, tant coloniale qu'indigène. De ce fait la langue a été considérée comme moyen de colonisation et d'exploitation et non de culturisation et n'a jamais longtemps survécu l'indépendance et la décolonisation.

Il pourrait y avoir un deuxième élément, notamment que la fidélité et la conscience linguistiques n'ont jamais été et ne sont toujours pas très élaborées au Pays-Bas. Ni en Europe même (p.ex. en Flandre), ni ailleurs les Hollandais

n'ont jamais manifesté beaucoup d'intérêt pour l'expansion de leur langue.

De ce point de vue il est caractéristique qu'il n'existe rien de comprable à l'Alliance française ou au Goethe Institut.¹⁴ Il paraît que même dans l'émigration plus récente les Hollandais, même là où ils vivent plus ou moins groupés, sont parmi les premiers à abandonner leur langue maternelle et à s'assimiler volontiers et rapidement à leur nouvelle patrie. C'est tout au moins la conclusion où en arrive Jan Stroop dans une série d'articles consacrés à l'influence du néerlandais dans le monde, parue dans **Onze Taal**.¹⁵ Les exemples qu'il donne me paraissent convaincants.

Ceux qui veulent s'engager pour la diffusion de la langue et culture néerlandaise, comme le fait votre association, l'ACAEN, devraient en effet ne pas se contenter des pays où le néerlandais a une certaine histoire, mais doivent consacrer leurs efforts sur des pays où pour une raison ou pour une autre, il y a un certain intérêt. Je crois en effet que notre langue et notre culture sont trop peu connues dans le monde et que ce serait une bonne chose, aussi bien pour nous que pour ceux qui s'intéressent à elles, si un plus grand rayonnement pourrait s'effectuer.

NOTES

¹cf. e.a. W. Pée, **Anderhalve eeuw taalgrensverschuiving en taaltoestand in Frans-Vlaanderen**. Amsterdam 1957 (série "Bijdragen en Mededelingen van de dialectencommissie" n° XVII).

²cf. e.a. F. Louckx, **Vlamingen tussen Vlaanderen en Wallonië**, parue en 1982 comme n° 5 de la série "Taal en Sociale Integratie" du "Centre Interdisciplinaire pour la recherche de la situation linguistique bruxelloise" (Vrije Universiteit, Pleinlaan 2, B-1050, Bruxelles).

³K. Franssens, "Vlaming in Zaïre." In **Ons Erfdeel** 18 (1975), 689-701.

⁴F. van Wel, "De toekomst van het Nederlands in Suriname." In **Ons Erfdeel** XVII (1974), 23-32.

⁵A.J. Vervoorn, "Antilliaanse schrijvers en het Nederlands." In **Ons Erfdeel** XVIII (1975), 645-655.

⁶G.D. Legge, **Indonesia**, pp. 92 et 105.

⁷Bruxelles, 1977.

⁸Les métis (kleurlingen) proviennent d'unions aux 17^e et 18^e siècles, entre blancs et Hottentots et surtout entre blancs et esclaves malais. L'apartheid les prive, eux aussi, de droits politiques.

⁹G.G. Kloeke, **Herkomst en groei van het Afrikaans**, Leiden, 1950.

¹⁰D.C. Hesseling, **Het Afrikaans**, Leiden, 1923.

¹¹M.F. Valkhoff, **Studies in Portuguese and Creole, with Special Reference to South Africa**, Johannesburg, 1966.

¹²G. Dekker, **Afrikaanse literatuurgeskiedenis**, Kaapstad, 1937, p. 5.

¹³Valkhoff o.c. p. 231.

⁴Peut-être y a-t-il là une tâche pressante pour l'exécutif flamand qui vient d'être créé après le dernier changement de la constitution belge de 1980. De toute façon les deux gouvernements ont, depuis la conclusion de "Taalunieverdrag", un instrument idéal pour le faire.

¹⁵"Opvallend bij deze moderne Nederlandse emigranten is niet alleen dat ze zich snel aanpassen, maar dat ze dat ook sneller doen dan emigranten uit andere landen. Ook in gesprekken onder elkaar gebruiken de Nederlanders thuis veel meer Engels dan bv. de Duitsers" (il s'agit de la situation en Australie). **Onze Taal** 51 (1982), n° 4, p. 41.